

1.

Thomas Waverly avait besoin d'une fiancée, et rapidement. Il ne pouvait pas s'offrir le luxe de choisir.

Pensif, il parcourut son agenda. Il était hors de question de demander à une des femmes avec lesquelles il était déjà sorti. Elles voudraient un mariage *réel*. Alors que la bague de fiançailles et les promesses de mariage n'étaient destinées qu'à satisfaire sa grand-mère.

Nana Jo était sur le point de mourir.

Du moins, c'était ce qu'elle, Josephine O'Keefe, affirmait.

D'après son médecin, elle était en bonne santé — pour autant qu'on puisse le dire d'une femme avec une prothèse de hanche, qui approchait les quatre-vingt-un ans, et qui avait guéri d'un cancer du sein deux décennies auparavant. Son pouls était parfois irrégulier, mais les médicaments faisaient effet, aux dires du médecin. Nana Jo, bien sûr, avait une opinion différente.

Elle était en train de mourir.

Elle le lisait dans ses rêves, disait-elle à Thomas. Chaque nuit, depuis un an, elle revoyait son défunt mari et sa fille, la mère de Thomas, elle aussi décédée. Nana Jo était certaine que cela présageait sa disparition prochaine. Il était impossible de la convaincre du contraire, et Thomas avait de plus en plus de mal à le supporter, nerveusement.

L'année précédente, il était allé passer Noël avec elle dans son appartement aux confins du Michigan. Elle avait précisé qu'elle ne souhaitait qu'un seul cadeau : le voir

trouver le bonheur dans le mariage avant qu'elle ne quitte cette terre.

C'était elle qui avait élevé Thomas. Sa mère était morte dans un accident de voiture, et son père avait sombré dans l'alcoolisme alors qu'il n'avait que huit ans. Nana Jo n'avait pas hésité : renonçant à profiter de sa retraite, elle avait pleinement assumé le rôle de parent.

Comment pouvait-il la priver de ce qu'elle souhaitait tant ? Et, en même temps, comment pouvait-il le lui donner ? Il ne voyait pas de solution.

Il avait donc menti.

Il n'en était pas fier. Déformer la vérité, la transformer, n'était pas dans ses habitudes, pas plus dans la sphère personnelle que dans le domaine professionnel. Toutefois, il était prêt à tout pour chasser la douleur des yeux de sa grand-mère.

A tout... ou presque. Il n'irait quand même pas jusqu'au mariage.

Donc, bien que ne sortant avec aucune femme en particulier, il avait dit à Nana Jo :

— Je vois quelqu'un... qui compte beaucoup pour moi. Depuis plusieurs mois, en fait.

Elle en avait été transportée de joie. Cela pouvait se comprendre, car il n'avait jamais fréquenté de femme plus de deux ou trois mois. A ce stade, elles attendaient toujours un engagement sérieux, à long terme.

L'Amour, avec un A majuscule.

Il avait vu comment ce sentiment avait détruit son père. Sa femme était morte depuis presque vingt-sept ans, mais Hoyt Waverly était toujours incapable de faire face à quoi que ce soit sans un quart de litre de whisky. Au fil des années, ce n'était pas seulement sa santé qui s'était détériorée, mais aussi l'état de ses finances. Cela n'avait pas mis fin à sa consommation de whisky ; celle-ci s'était simplement reportée sur des marques moins chères. Il était devenu l'ombre de lui-même. Thomas voyait surtout son père lorsque celui-ci avait besoin d'argent.

Il n'avait pas envie de finir comme lui. Il mettait donc un point d'honneur à ce qu'aucune relation ne dure plus de trois mois.

Il n'était pas un grand séducteur, mais ne manquait pas d'atouts. Il devait être plutôt bel homme : beaucoup de femmes le lui avaient dit. Il travaillait dur et avait des revenus corrects, qui n'étaient cependant pas ceux d'un milliardaire, principalement parce qu'il réinvestissait beaucoup dans sa propre affaire. Néanmoins, ce n'était pas cela qui semblait le plus attirer l'autre sexe. C'étaient ses manières.

Nana Jo y avait veillé, lui apprenant à être poli et à toujours donner l'impression qu'il s'intéressait à ses interlocuteurs, même lorsque ce n'était pas le cas. Plus d'une femme avait déjà exprimé le désir de devenir Mme Thomas Waverly. Mais il ne voulait tout simplement pas se marier. Ni maintenant, ni jamais.

Evidemment, Nana Jo voyait les choses différemment. Il avait suffi qu'il évoque une personne qui comptait beaucoup à ses yeux, et elle s'était tout de suite imaginé le passage devant l'autel. Lors de leurs conversations téléphoniques, elle ne parlait plus que de cela et avait insisté pour connaître le prénom de cette jeune femme. Il avait lancé Beth au hasard, parce qu'il fallait une réponse.

Cela ne lui avait pas apporté de répit. A présent, elle insistait pour rencontrer sa fiancée. Le week-end du 4 Juillet, fête nationale au Etats-Unis, approchait. Nana Jo avait insisté pour qu'il vienne lui rendre visite avec sa fiancée, à Charlevoix — dans les Etats du Michigan et du Wisconsin, beaucoup de villes avaient des noms français, souvenirs du temps où ils faisaient partie de l'immense colonie française de la Louisiane, bien plus vaste que l'Etat qui porte encore ce nom. S'il ne venait pas avec sa fiancée, Nana Jo avait décidé de prendre sa voiture et de faire elle-même le déplacement pour rencontrer Beth.

C'était inimaginable. Nana Jo dans sa vieille Cadillac DeVille, roulant lentement sur l'autoroute au milieu d'un

concert de klaxons et des cris indignés des autres conducteurs... Elle restait toujours à quinze kilomètres à l'heure en dessous de la vitesse limite.

D'un autre côté, s'il ne lui présentait pas Beth, il n'avait pas fini d'entendre qu'elle avait un pied dans la tombe, ou même un pied et demi.

Il fallait donc trouver une femme à lui présenter, laquelle mettrait fin à ces fiançailles après un laps de temps raisonnable.

Il soupira et se passa la main sur les yeux.

On frappa à la porte.

— Excusez-moi, Thomas.

Sa secrétaire avait l'air soucieuse. Annette avait vingt ans de plus que lui et se préoccupait de son sort tout autant que sa grand-mère.

— Tout va bien ?

— J'ai mal à la tête.

Ce n'était pas tout à fait faux. On était lundi, et il avait jusqu'au jeudi pour trouver un moyen de s'en sortir.

— Je pense que je vais partir un peu plus tôt.

— Oh ?

— Il y a un problème ?

— Non. Pas vraiment. C'est juste que la directrice de Literacy Liaisons est là pour vous voir.

— Elle avait rendez-vous ?

— Non. Elle est passée en espérant que vous auriez un instant à lui consacrer. Mais, si vous voulez, je conviens avec elle d'un autre moment. Peut-être la semaine prochaine ?

Il leva une main.

— Non, ce n'est pas la peine. Je vais la recevoir maintenant. Je suppose qu'elle vient solliciter un don.

— Je suis sûre que vous avez raison, répondit Annette avec un sourire.

Lorsque la jeune femme entra dans son bureau, trois choses le frappèrent immédiatement. D'abord, elle était petite, malgré ses chaussures à hauts talons de la même couleur

grise que son tailleur-pantalon. Même ainsi chaussée, elle ne devait pas atteindre le mètre soixante-cinq.

Ensuite, sa bouche. Elle se remarquait immédiatement, avec ses lèvres bien rouges. Son sourire faisait ressortir ses yeux, très sombres pour quelqu'un qui avait les cheveux aussi blonds. Avec son petit nez retroussé, elle était mignonne, plutôt que vraiment belle.

Enfin, elle ne portait pas d'alliance. A part ses boucles d'oreilles, elle n'avait aucun bijou.

Ses pensées s'emballèrent. Et si... ? Non, une telle idée était plutôt malvenue.

— Bonjour, monsieur Waverly. Je m'appelle Elizabeth Morris, dit-elle en lui tendant la main. Je vous remercie de me recevoir ainsi à l'improviste.

Il lui serra la main, toute menue elle aussi. Mais elle ne manquait pas de force, pour une si petite femme. On sentait sa force de caractère. Il aimait cela. Rien n'était pire qu'une poignée de main molle, venant d'une femme qui semblait à peine avoir l'énergie de lever un verre.

— Asseyez-vous.

— Vous devez vous en douter, je viens vous voir pour vous demander de l'argent.

Son mal de tête s'atténuait. Il s'appuya sur son bureau, et expliqua, sur un ton professionnel d'homme d'affaires :

— Les entreprises Waverly sont toujours prêtes à apporter leur aide à des causes dignes d'intérêt. Pourquoi ne pas m'en apprendre un peu plus sur la vôtre ?

Elle eut un soupir de soulagement, comme si elle avait craint qu'il ne la mette purement et simplement à la porte.

— Le but de Literacy Liaisons est d'aider les adultes de notre ville qui en ont besoin à apprendre à lire.

— Il y a vraiment un problème d'illettrisme à Ann Arbor ?

Elle inclina légèrement la tête.

— Cela vous surprend ?

— Un peu.

Ann Arbor était le siège de l'Université du Michigan, et

l'on y trouvait l'une des meilleures facultés de médecine des Etats-Unis.

— En dépit du fait que nous soyons une ville universitaire, avec de nombreux habitants au niveau d'études très élevé, il reste ici et là, dans l'ensemble de notre population, un nombre non négligeable de gens qui ne savent pas lire. Ou qui ont du mal à le faire dans les situations courantes de la vie. Je parle de personnes qui savent se débrouiller quand elles vont au supermarché, par exemple, mais qui ne lisent pas suffisamment bien pour obtenir et garder un emploi correct. Beaucoup d'entre elles vivent dans la pauvreté, parfois même n'ont pas de domicile.

Elle se pencha en avant. Visiblement, ce sujet lui tenait à cœur. Plus elle avait la possibilité d'en parler, plus on percevait à quel point elle y attachait de l'importance.

— Ce ne sont pas forcément des déficients intellectuels, même si, pour bon nombre d'entre eux, les troubles de l'apprentissage, comme la dyslexie, n'ont pas été dépistés à temps. Quand ils étaient enfants, ils avaient des besoins particuliers auxquels notre système éducatif n'a pas apporté de réponse. Maintenant qu'ils sont adultes, le monde n'est pas plus adapté aux gens présentant leur handicap. Notre but est d'y remédier.

Elle se redressa. Elle paraissait pleine de confiance et de détermination.

— Mais cela coûte de l'argent, dit-il.

— En effet. Nous faisons largement appel à des volontaires pour mener le travail d'alphabétisation, mais il faut tout de même fournir le matériel d'apprentissage, et parfois aussi garder les enfants, ou transporter les personnes concernées jusqu'à nos locaux, si elles n'ont pas les moyens de faire le trajet. Nous nous adressons à des personnes en difficulté sur le plan social, qui ne pourraient pas, par elles-mêmes, payer le coût de nos services.

Il était intrigué, au moins autant par ce dont elle parlait que par elle.

— Depuis combien de temps l'association Literacy Liaisons exerce-t-elle ses activités ?

— Presque dix ans.

— Et depuis combien de temps y travaillez-vous ?

— Je l'ai fondée, monsieur Waverly.

— Mais quel âge avez-vous donc ?

La question n'était pas très délicate, et il regretta aussitôt de l'avoir posée, mais cela avait été plus fort que lui.

— Je suis désolé. C'est juste que...

— Je parais jeune. Je sais. Même déguisée ainsi.

Au moins, elle avait répondu avec esprit, et elle ne manquait pas de sens de l'humour. Mais cela ne changeait rien au fait qu'il avait dû la froisser, peut-être même lui paraître insultant, avec ces paroles déplacées. Que dire ? Cette question se posait rarement à lui en présence de l'autre sexe. Il choisit de présenter une seconde fois des excuses.

Elle les accepta avec un gracieux sourire et poursuivit.

— J'ai eu l'idée de Literacy Liaisons pendant mes études.

— Ici, à l'Université du Michigan ?

— Non, je suis désolée, c'était à Michigan State. J'espère que cela n'aura pas d'incidence sur votre intérêt pour ma cause.

Il y avait, en effet, une rivalité traditionnelle entre ces deux universités situées dans le même Etat.

— On y fait aussi de bonnes études, dit-il courtoisement.

— Je devine que vous étiez de l'autre bord.

— Je pencherai toujours pour le jaune et bleu, confirma-t-il.

C'étaient les couleurs des sportifs de l'Université du Michigan à Ann Arbor.

— On y fait aussi de bonnes études, dit-elle à son tour avec un grand sourire. Mais je ne veux pas vous ennuyer avec l'histoire de ma vie. Pour faire court, plutôt que de devenir enseignante après mes études, j'ai créé cette association.

Il fallait du courage pour faire cela. Ce n'était vraiment pas le parcours professionnel habituel.

— Qu'est-ce qui vous a motivée ?

— Il m'a semblé qu'il y avait un besoin.

Cela ne devait pas être la seule raison. Il observa l'expression de son visage. On y lisait la détermination, et autre chose. La tristesse ?

— Jusqu'à présent, dit-elle, notre financement est principalement assuré par les subventions fédérales et par certains accords avec les services sociaux du Michigan. Mais le gouvernement fédéral comme celui du Michigan doivent faire face à la crise, et donc revoir à la baisse tous les budgets dans lesquels il est possible de faire des coupes. Malheureusement, cela nous affecte aussi, même si la lutte contre l'illettrisme est indispensable pour faire reculer le chômage.

— Donc, vous cherchez des dons du monde des affaires.

— En fait, je tente même d'aller plus loin. J'essaie de créer un fonds propre pour assurer la viabilité de l'association quelles que soient les circonstances économiques. Il n'est pas facile de toujours demander de l'argent, même pour une cause aussi noble. Je souhaiterais ne plus être contrainte à cette activité de démarchage.

Elle sourit de nouveau.

— C'est un objectif parfaitement sensé, dit-il.

Plus elle parlait, plus il était impressionné par sa détermination.

En fait, il n'avait jamais rencontré de femme ayant fondé, à la fin de ses études, une association à but non lucratif, et se battant dix ans plus tard pour en assurer la survie.

Les femmes qu'il avait l'habitude de fréquenter ne vivaient pas précisément dans l'altruisme et la philanthropie. Elles se préoccupaient surtout d'elles-mêmes. Pour une grande majorité, grâce à de l'argent placé par leur famille ou à la générosité d'un père au portefeuille bien garni, elles n'avaient même pas besoin de travailler pour vivre. Physiquement, elles étaient également à l'opposé d'Elizabeth Morris. Aucune ne mesurait moins d'un mètre soixante-dix, et certaines pouvaient le fixer droit dans les yeux, les pieds nus, sans avoir à se hausser. Il aimait les femmes au physique de top models. Les femmes décoratives, comme

disait peu charitablement Nana Jo. La description, bien que dure, n'était pas fausse. Elles auraient toutes pu figurer en couverture de magazines de mode. Aucune n'aurait porté de tailleur-pantalon. Ce qui rendait son interlocutrice d'autant plus remarquable.

Et si...

Il avait essayé de chasser cette idée importune, mais elle revenait sans cesse.

Elizabeth toussa, et il se rendit compte qu'il l'avait fixée avec une attention peu polie.

Pour quelqu'un qui avait, habituellement, des manières impeccables, c'était la seconde fois qu'il se comportait comme un malotru. Cette fois, avant qu'il ne puisse s'excuser, elle se leva.

— J'abuse de votre temps. Je vais vous laisser des informations sur notre organisation, et sur notre campagne pour trouver des fonds. Si vous avez une question, quelle qu'elle soit, mes coordonnées figurent dans les documents.

Ce fut sans le moindre sourire qu'elle prit une pochette dans son sac et la posa sur le bureau. Elle n'avait pas l'air en colère, mais découragée et même un peu fatiguée. Comment le lui reprocher ? Elle avait dû se heurter à pas mal de portes fermées.

— S'il vous plaît, rasseyez-vous, dit-il. Je vais y jeter un coup d'œil tout de suite.

Il ne fut pas surpris de trouver plusieurs pages de renseignements sur Literacy Liaisons. Il était manifeste qu'elle était méticuleuse et bien organisée. Il regarda la partie comptable. Elle était parvenue à rassembler les deux tiers de l'argent nécessaire pour mettre sur pied le fonds qu'elle voulait créer.

— Je vois que vous avez été très active.

— Cela fait neuf mois que j'y travaille. Malheureusement, c'est devenu plus difficile ces derniers temps, à cause de la situation économique.

Oui, il en savait quelque chose. Aux Entreprises Waverly, c'était aussi l'heure des économies : gel des salaires,

non-remplacement de quelques cadres subalternes partis à la retraite...

Cependant, il avait essayé de ne pas trop diminuer ses contributions aux associations de bienfaisance, et pas seulement parce que les dons étaient déductibles des bénéfices imposables. Il estimait que ces dons faisaient partie du rôle qu'il devait jouer dans la société.

Il fallait que tout le monde sache lire. Eduquer les gens était indispensable. En tant que chef d'entreprise, il le comprenait pleinement. Elizabeth Morris menait précisément le type d'action qu'il souhaitait soutenir. D'autant plus qu'avec son association l'essentiel des dons irait vraiment aux efforts faits sur le terrain, plus qu'à des frais de fonctionnement et à des coûts administratifs. Les dossiers qu'il avait sous les yeux le prouvaient.

Il émanait d'elle un parfum subtil, celui des fleurs de pommier. Était-ce parce que cela lui tournait la tête que la même idée revenait sans cesse ?

Et si...

La question ne semblait plus si déplacée. Après tout, il allait l'aider. Elle pouvait certainement comprendre le principe de réciprocité.

Ses hésitations furent balayées. Il se jeta à l'eau.

— Vous a-t-on déjà appelée Beth ?